

Sur *Le Palais des rêves*, à sa sortie en France

"*La damnation de Freud*", *L'Express*, 28 septembre 1990

Une méditation de Kadaré sur le totalitarisme. Où un sultan traque la liberté jusque dans l'inconscient.

Parlant d'Eschyle, Ismaïl Kadaré soulignait un jour à quel point il est difficile de « *discerner, chez lui, où finit le dramaturge et où commence le défenseur du droit* ». On pourrait aisément lui appliquer la remarque. Au printemps dernier, l'Albanie semblait donner quelques signes de réchauffement, démentis sans tarder par une répression exercée à huis clos. L'écrivain avait alors soutenu de toute son autorité morale – qui est immense – l'espoir entrevu d'une libéralisation. Ce que ses romans osaient dire, entre les lignes, aux années les plus implacables du régime, il le répétait avec force : « *Les dogmes qui se mettent en travers du bien-être, des libertés et de la démocratie sont inacceptables...* » Pour lui, la littérature a partie liée avec la justice, la dignité de l'homme. Elle se doit d'intervenir lorsqu'un État tombe dans la « *psychose du crime* », confisque les droits fondamentaux de l'individu. Rude tâche, qui n'a rien de théorique aux yeux de Kadaré. Les légendes antiques qu'il dépoussière, le souffle shakespearien qu'il fait passer sur l'histoire nationale, cet acharnement à rappeler l'Albanie à son identité européenne, et le talent subtil avec lequel il roule la langue de bois dans la vie quotidienne, tout lui est bon pour « *dépétrifier* », comme il se plaît à dire. Au fil, une brassée de chefs-d'œuvre et de grands bonheurs.

Jamais, cependant, le romancier n'avait poussé si loin l'utopie visionnaire. *Le Palais des rêves* passe les pires cauchemars orwelliens, au point que *1984* redevient ce qu'il est, un roman d'amour. Qu'on imagine un empire aux frontières improbables, alourdi de territoires, de steppes, de brouillard, traversé de troubles chroniques. Cheikh ul-Islam est son souverain. Le peuple ignore jusqu'à son visage. Il regarde avec crainte vers un palais aux coupes bleuâtres, siège d'une institution énigmatique : le Tabir Sarrail, bureau du Sommeil et des Songes. Un dédale de couloirs obscurs, des officines glacées, où œuvrent, par milliers, des fonctionnaires chargés de sélectionner, de classer, d'interpréter, de contrôler « *le Tabir total, autrement dit la totalité des songes de l'ensemble des citoyens, sans exception* ». A côté du despote qui a conçu cette organisation, Staline est un nain. Le totalitarisme avait inventé la police des consciences. Voici celle de l'inconscient, fondée sur une idée vieille comme le monde : « *L'importance des rêves et leur rôle dans l'anticipation des destinées des pays et de ceux qui les gouvernent. Toute passion ou idée malfaisante, tout fléau ou crime, toute rébellion ou catastrophe projette nécessairement son ombre longtemps avant de se manifester dans la vie réelle.* » Dans les sous-préfectures lointaines, des paysans analphabètes cheminent dès l'aube pour se présenter au copiste, qui consigne le moindre fragment rescapé de la nuit.

C'est un très jeune homme qu'Ismaïl Kadaré immerge dans cet univers infernal. Le rejeton d'une illustre famille, où figurent cinq grands vizirs, une myriade de ministres, d'amiraux, de généraux, et au moins autant de condamnés à mort et de disparus. Gloire et ténèbres. Les Quprili restent néanmoins l'un des piliers de l'État. Albanais de souche, ils tiennent leur nom d'une geste antique, que le sultan leur envie et que Kadaré intitule « *Ballade du pont aux trois arches* », d'après le titre de l'un de ses livres. Son œuvre, en effet, s'élabore comme un code héraldique, où chaque récit forme emblème.

Sans comprendre ce qui lui arrive, Mark-Alem, à la fois terrifié et désireux de bien faire, franchit tous les cercles de cet enfer qui doit autant à Dante qu'à Kafka. Il accède au centre névralgique du pouvoir, le lieu où l'on choisit le Maître-Rêve, celui qui est porté chaque vendredi au souverain et qui détermine la conduite du gouvernement ou les massacres. Son oncle le vizir lui laisse entendre qu'il a une mission, que la famille s'en remet à sa vigilance. Un rêve indéchiffrable le poursuit pendant des jours. Celui d'un marchand de quatre-saisons qui meurt de l'interrogatoire qu'on lui inflige pour l'effacer de sa mémoire. Il plonge les Quprili dans la désolation, et l'Albanie entre dans une période d'insomnie collective sans précédent. Mark-Alem entend encore cette phrase de Kurt, le rebelle du clan, qui refuse d'être un Albanais de côté : « *Les Turcs ont partagé le pouvoir avec nous. Mais cela veut dire, avant tout, partager les crimes!* » Mark-Alem devient le maître du Palais des rêves.

La nuit totalitaire n'est pas encore dissipée sur la planète : Kadaré l'affirme avec ce livre terrible, qui résonne sur l'Histoire et compte désormais parmi les plus grands. En plus, il nous donne à connaître le Rimbaud albanais, Migjeni, dont il préface magistralement *Chronique d'une ville du Nord* (Fayard). Pour sauver l'héritage, en attendant l'aube. S.P.

***La Palais des rêves*, par Ismaïl Kadaré. Trad. par Jusuf Vrioni. Fayard, 244 p. 95 F.**